

La fête du mort

Denis Lavalou

Number 152 (3), 2014

Représenter la mort

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/72619ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Lavalou, D. (2014). La fête du mort. *Jeu*, (152), 26–30.

Dans une lettre à son ami Ralf Waldo Emerson, Henry David Thoreau affirme : « La mort est un phénomène humain. La Nature ne la reconnaît pas. Autant prendre le deuil pour chaque feuille desséchée. » Mais quand, un jour, dans une salle de répétition...

Denis Lavalou



La mort.
Parler de la mort.
Parler de la mort
au théâtre.
Parler de la façon
dont je parle de la mort au théâtre.

D'emblée, j'affirme – j'ose – oh, moi, la mort, je m'arrange plutôt bien avec elle. Elle ne me pose pas de problèmes. Pas de problèmes majeurs.

La mort. La «disparition», comme on dit. Oui, la vie est un deuil permanent. Naître, c'est commencer à mourir. Grandir, c'est abandonner. Vieillir, un perpétuel renoncement. La mort, la mienne et celle des autres, je m'y habitue lentement. À force de

La fête du mort

Denis Gravereaux et Marie-Josée Gauthier dans *Roche, papier, ciseaux* de Daniel Keene, mis en scène par Denis Lavalou (Théâtre Complice, 2005). © Robert Etcheverry

Au théâtre comme dans la vie, je tourne autour, je m'approche, je sonde le terrain. Je ne l'ai jamais abordée de front. Je n'ai jamais mis la mort en scène. Enfin, presque... Étrangement, ce qu'il y a derrière la porte ne m'intéresse pas vraiment. La mort est-elle représentable ? Je crois que non. Je crois que si on la représente, on ne peut que jouer à la représenter, reconnaître la nécessité de l'artifice théâtral et le souligner, grandement, comme chez Castellucci, par exemple. En fait, j'aurais envie de dire qu'il n'est pas vraiment nécessaire de représenter la mort au théâtre, car ce n'est pas la mort qui est intéressante, c'est ce qu'elle provoque et induit. C'est aussi et surtout explorer les morts multiples qui font nos vies, que sont nos vies, plus que celle qui nous soustraira à l'existence. Celle-là, j'ai l'impression que je la connais déjà. Je suis né d'elle.

Et puis soudain, la voilà qui s'amène au cœur des répétitions, au cœur d'un processus de création, au cœur du cœur de tous et de chacun. Entre la répétition du samedi 14 décembre 2013 au matin et celle du lundi 16 en après-midi, il y a le dimanche 15 décembre. Entre la répétition du samedi 15 décembre et la répétition du lundi, nous perdons définitivement un des interprètes du spectacle.

«L'homme de théâtre d'origine française Denis Gravereaux est mort subitement dimanche après-midi d'un arrêt cardiaque¹.»

voir mourir, quelque chose se dépose. Je n'ai pas peur. La mort me rassure plus souvent qu'elle ne m'effraie. Elle nous impose l'éphémère, nous rappelle le peu de poids de nos œuvres terrestres. Garante des limites de notre endurance, elle est là pour nous éviter l'insupportable. Elle me donne confiance. Me permet d'avancer – car c'est vers cela que j'avance et vers la pleine liberté.

Voilà, c'est dit, c'est écrit et, maintenant, je réfléchis. J'y regarde de plus près, entreprends un bilan, établis le constat suivant: depuis que j'ai appris à lire, à étudier, à penser, depuis que je fais du théâtre – ou, plus exactement, depuis que le théâtre m'a interpellé, happé, mordu pour ne pas me lâcher –, depuis que je joue, que je mets en scène et que je produis, depuis que j'écris et, finalement, depuis que je respire, je ne parle que de ça, la mort.

1. Jean Siag, *La Presse*, publié sur Internet le 15 décembre 2013 à 22h21.

Le processus de création du *Souffleur de verre* devient alors celui de l'expérience concrète de la mort. Le lendemain du décès de Denis Gravereaux, stupeur et chagrin face à cet impensable départ. Tout ce que nous pouvons faire, c'est nous réunir, comme prévu. Impossible de travailler, bien sûr, impossible même d'envisager une suite à notre travail. Mais totalement nécessaire d'être et de demeurer ensemble. Pour parler et ne rien dire, pour prier sans prière et sans dogme, tenter d'accepter l'inacceptable, et, pour ma part, reconnaître après l'avoir laissé jaillir de tous bords tous côtés, une forme d'indécence désagréable dans mon chagrin.

Je ne crois pas en l'au-delà, je ne crois pas à une vie *autre* après la mort. Je crois seulement que rien ne se perd, rien ne se crée, tout se *transforme*, et je découvre que la formule, si elle appartient au père de la chimie moderne, Lavoisier, vient en réalité du philosophe grec Anaxagore, dont la formulation est plus précise encore : « Rien ne naît ni ne périt, mais des choses déjà existantes se combinent, puis se séparent de nouveau. » Bien. Mais comment va-t-on « transformer » notre chagrin ? Que va-t-on « combiner » pour que le spectacle soit ?

Spontanément émerge le besoin d'un rituel. Une chandelle allumée, une mauvaise photo découpée dans un journal, accrochée à une carte postale qui va faire office de présentoir des mois durant. Une offrande, un objet, du feu et, dès le lundi soir, nous reprenons le travail, car il ne faut pas chercher bien loin pour entendre Denis gueuler qu'il n'est pas question d'abandonner. Que ce serait indigne, minable, et pas reconnaissant pour lui. « Il vous reste trois semaines. C'est faisable. J'ai vu pire. Quelqu'un doit pouvoir faire ça. » Voilà donc que si le corps manque, l'esprit tutélaire est créé.

LA PRÉSENCE

Vous êtes les trésors de mon cœur il n'y a personne d'autre pour moi vous êtes les pierres au-dedans de moi j'entends ma voix qui déferle sur vous qui vous appelle je vous appelle l'heure est terrible².

Au début de chaque répétition, de chaque représentation, sera allumé un lampion pour Denis, le lampion de Denis, le lampion Denis. Le plus humble des lampions, nécessaire et suffisant, qui ne se substitue pas à la présence, non, qui *est* présence.

Autre étape : s'habituer à entendre les répliques qu'il a prononcées dites par un autre – le sauveur, le généreux, le courageux Bernard Meney. « J'aime le texte, j'aime la gang, j'aime les défis impossibles, je suis disponible, j'embarque. » Étonnement, soulagement, reconnaissance, bonheur. Un miracle vient d'avoir lieu. Oui, le lundi 16 décembre au soir, une joie immédiate vient colorer la peine. Pluie et soleil dans le même temps qui nous offre toutes les couleurs du monde, c'est la mort, cela aussi, dans son rôle de très improbable bienfaitrice.

Quelle épreuve, pourtant, ce départ, cette mort, plate et sèche ! Dans *Le Souffleur de verre*, je ne parle que de ça, la mort. Celle, très concrète, mais enfouie au plus profond des mémoires, d'un dernier enfant vivant ; celle, plus mystérieuse de tous ceux qui s'engagent sur la « Route du nord qui ne mène à rien » ; celle de la dernière mère, Jeanne, qui s'effondre devant tous pour ne plus se relever ; celle plus abstraite et pour moi la plus importante, non d'un individu mais de l'humanité tout entière.

2. *Roche, papier, ciseaux* de Daniel Keene, dans lequel Denis jouait un tailleur de pierre mis à pied qui ne parvient plus à vivre normalement et s'écroule mentalement face à sa femme, sa fille et son meilleur ami. Spectacle du Théâtre Complice, mis en scène par Denis Lavalou en 2005 à l'Espace Libre.

J'ai poussé jusqu'à l'extrême. Par une extrapolation plus ou moins lointaine, selon notre degré de pessimisme, j'ai cherché le possible point final, bâti mon eschatologie. Ce n'est peut-être pas l'extinction, mais c'est la fin de l'humanité, « ce trésor de compréhensions, d'émotions et d'exigences qui sera perdu si nous disparaissions », selon Albert Jacquard.

La bêtise, comme la moule zébrée, a tout colonisé, a eu raison de la pensée, de la conscience, de la mémoire. Les cœurs sont à sec, bloqués au neutre, l'altruisme à zéro. À part une vague pulsion, « la colère de fatigue », qui les fait parfois se dresser, il ne reste rien à quoi se raccrocher. Voilà ma fin ultime, des humains qui ne peuvent plus se reproduire parce qu'au-delà des corps stériles, ils ne peuvent plus aimer, des humains qui n'ont plus d'autre instinct que celui de la territorialité, des humains qui n'ont même plus la ressource trompeuse de la foi, des humains qui ne peuvent plus s'en sortir parce qu'ils n'ont plus de curiosité. Des vivants morts. La mort, la vraie mort, celle que je crains par-dessus tout, elle est là, c'est celle-là. La mort de la conscience dans nos têtes évidées.

Pourtant les voix se brisent et les yeux chavirent quand il s'agit de dire, de constater froidement : « La fin de Jeanne, maintenant. » Indication de l'auteur : « factuel, sans émotion ». Sans émotion... Indubitablement, le choc du réel aura densifié chaque mot, chaque figure, chaque situation, chaque réplique de la pièce. Trop peut-être. Je crois que le spectacle que j'avais dans la tête était plus abstrait, plus drolatique, plus absurde. Le réel l'aura transformé, ancré dans sa douleur et sa stupéfaction. Il faut accepter la chose, reconnaître la puissance du phénomène. Ce spectacle aussi sera la fête du mort.

Et toujours ce besoin de le faire vivre encore...



Le Souffleur de verre, écrit et mis en scène par Denis Lavalou à l'Espace Libre (Théâtre Complice, 2014). © Robert Etcheverry

La mort, la vraie mort, celle que je crains par-dessus tout, elle est là, c'est celle-là. La mort de la conscience dans nos têtes évidées.

Le jour de la première, un projecteur qui n'en fait qu'à sa tête s'éteint sans qu'on le lui demande, les comédiens prennent cela pour le signal du départ et la régisseuse, incrédule et paniquée, voit par la porte encore ouverte du hall son spectacle commencer sans elle. Je ferme les yeux. Je lui dis: «Fais pas le con, Denis.» Ce projecteur, c'est lui, c'est Denis. Du jamais vu. C'est le mort qui fait la régie ce soir. Personne n'a aucun doute là-dessus. Bien sûr que c'est lui. Ça ne peut être que lui. C'est concret, c'est réel. Il est là.

Le «spot à Denis» s'est progressivement calmé, nous a fait un dernier clin d'œil à la dernière représentation, et Denis a quitté le spectacle alors que les costumes ont été remis. Denis a cessé d'être parmi nous, et nous tous ensemble avons cessé d'être avec lui. Qui nous empêchera de croire que c'était lui? Qui nous prouvera que ce n'était pas lui? Et qu'est-ce qu'on s'en fout que ce soit lui ou non dès l'instant où nous avons besoin de cette présence.

Les rituels, les religions aussi bien que l'ésotérisme ou l'imagination répondent à ce seul besoin de combler l'insupportable absence des morts. Et puis l'on s'adapte – on ne s'habitue pas, mais on s'adapte. La faculté d'adaptation est la qualité la plus extraordinaire de tout ce qui est vivant. Pas compliqué, il faut y croire, il faut faire confiance, il faut laisser l'eau couler. Et peu à peu la Présence – un autre mot pour la Vacance laissée par le mort – se transforme, devient plus abstraite, se nourrit d'autre chose et notamment du souvenir.



Le choc, le rituel, la transformation du réel, la présence, le souvenir.

Et puis se creuse la distance. En voyant récemment sa photo de Bashir Lazhar dans le hall du Théâtre d'Aujourd'hui, je m'arrête, la regarde, le regarde. Intensément. Eh oui, Denis est mort. C'est vrai, il est mort. J'avais un peu oublié. Denis est mort. Cher Denis.

commencer est le plus dur
et une fois que tu as commencé finir est le plus dur
la fin est ce qui t'échappe
c'est toi qui t'échappes³ ●

3. *Moitié-moitié* de Daniel Keene. Spectacle du Théâtre Complice, mis en scène par Kristian Frédéric en 2007 à l'Usine C.

Denis Gravereaux dans le rôle-titre de *Bashir Lazhar* d'Evelyne de la Chenelière, mis en scène par Daniel Brière (Théâtre d'Aujourd'hui, 2007).
© Valérie Remise

Directeur artistique du Théâtre Complice depuis plus de 30 ans, **Denis Lavalou** embrasse avec rigueur et passion toutes les disciplines de la création théâtrale, de l'écriture à la production en passant par la dramaturgie, la mise en scène, la scénographie et l'interprétation.